

LOÏC MERLE

# Seul, invaincu

roman

*ACTES SUD*



*Pour Léo Merle et Louise Merle, heureusement là.  
Pour Laure, toujours.*



*“Je suis capable de soustraire mon corps  
et mon cerveau aux influences néfastes”,  
dis-je. “Je sais ce qui m’est utile”, dis-je.*

THOMAS BERNHARD



Il est vrai qu'après avoir reçu un message alarmant à son propos, dans le désert où je me trouvais alors, j'avais laissé en plan mon coûteux matériel militaire et quitté l'uniforme, pensant tout juste à demander la permission de partir. Et, c'est un fait, je m'étais envolé vers lui, même si j'avais dû faire escale entre-temps et patienter toute une semaine sur une île, buvant et vomissant beaucoup, tout de même j'avais eu la sensation de voler d'une traite, puis, sitôt atterri, d'avoir roulé vers lui à toute allure. Mais, une fois revenu dans ma ville natale, à C., devant la clinique, je repris mes esprits... Les choses n'avaient guère changé... Une certaine atmosphère, pesante comme le brouillard qui stagnait et pénétrait les os, attaquait les os... Je sentais à nouveau le poids de la montagne, ses bras m'étreindre... L'ombre de la grande montagne, que j'avais fuie des années auparavant, derrière moi...

Le décor dans l'ensemble, le complexe hospitalier, était demeuré celui que, dans mon souvenir, tout au bout de l'adolescence, j'avais fini par détester : une énorme cage aux barreaux de béton effrité dans laquelle, par manque d'argent et de considération, on entassait les malades. Bien que ma grand-mère

y eût fait le ménage pendant plus de trente ans, et dépensé la plus grande partie de sa force et de sa joie, si bien qu'il ne nous était plus resté à nous, sa famille, que les miettes, je ne savais presque rien de la vie de la clinique, si elle différait profondément de la mienne, rien des douleurs et des délivrances des patients, je ne m'étais jamais représenté l'angoisse des familles, les préoccupations des médecins, des visiteurs perdus, jusqu'à aujourd'hui – je n'avais rien voulu savoir. Mais, maintenant que j'y songeais, sous l'auvent démesuré de l'entrée principale, peut-être parce qu'il me semblait entendre, comme venue de ses entrailles, la rumeur d'un culte inconnu, ou peut-être parce que je ne savais pas du tout à quoi m'attendre une fois à l'intérieur, j'avais l'impression de me tenir sur le parvis d'une église.

Je me rappelai soudain n'avoir averti personne de ma venue. Mais une curiosité architecturale, disons une curiosité d'homme peu instruit me poussa à pénétrer le plus impressionnant des bâtiments et je me retrouvai dans un vaste vaisseau, où, pensai-je, des centaines de cadavres à la peau encore chaude auraient pu être entassés sous le haut plafond, probablement embaumés pendant un temps dans la lumière douce filtrée par les murs de verre successivement jaunes et bleus. Un peu écrasé et hésitant, je m'engageai sans hâte dans un défilé de petites portes situées sur les bas-côtés, comme autant de chapelles aux noms étranges, *exploration fonctionnelle*, *cytologie pathologique*, *cryothérapie*, puis, laissant sur ma gauche les déambulations mélancoliques de la cafétéria, je pris un ascenseur qui me jeta, au troisième étage, devant le service d'hématologie où se combattaient, paraît-il, les maladies du sang.



À la vue des lourdes portes à battants de l'entrée, dont l'ouverture paraissait réclamer un mot de passe que je ne connaissais pas, il me sembla être sur le point de pénétrer un territoire interdit et dangereux. Bien sûr il se pouvait que, à peine sorti de ma zone de guerre, mon imagination me joue des tours. Pourtant, dès le premier hall, les odeurs tout à coup agressives, et les règles obscures concernant l'hygiène et la sécurité, au nombre de seize, les nombreuses interdictions, le dépouillement obligatoire des bijoux et de la montre que l'on portait, tout indiquait une sorte de sanctuaire où, contrairement à ce qui se passait au-dehors, comptaient les énigmes insolubles posées par les corps à la dérive, maltraités, les questions pratiques, la sobriété, où les traitements particuliers n'existaient pas, où il était impensable de ne pas suivre la procédure – je crois qu'il s'agissait, avant de franchir le pas, d'oublier qui l'on était.

Mal à l'aise, livré à moi-même et craignant de commettre un impair, j'attendis désespérément de l'aide et je restai un long moment dans le hall sans oser faire quoi que ce soit, lorsqu'une infirmière apparut et se dirigea vers les casiers du vestiaire, sans un regard pour moi. Lorsque je lui demandai ce que je devais faire, un peu agressif malgré moi, et la direction de la chambre trois cent trois, elle se retourna agacée et me regarda de ses yeux las comme s'il lui était extrêmement pénible de répondre, et que cette même punition, parler à des gens qui ne savaient pas, qui n'avaient aucune idée de ce qu'elle vivait, lui était infligée jour après jour. Puis elle soupira bruyamment, et, sans mot dire, attrapa mon menton et fit pivoter ma tête avec deux de ses doigts

crochus et froids, jusqu'à ce que je voie l'affiche très visible, et collée de travers, qui détaillait la marche à suivre pour les visites et le plan du service avec la position exacte de chaque chambre.

C'était la première heure du matin, et j'avançais sans bruit, frappé par le silence qui régnait, seul dans l'unique et interminable couloir du service. De part et d'autre, la plupart des chambres étaient ouvertes pour les soins, la toilette ou le ménage, mais, regardant droit devant moi, j'essayai de ne pas satisfaire ma curiosité de ce que pouvaient subir les malades, et du spectacle de leurs maladies. Cependant, malgré mes efforts, je ne pus m'empêcher de jeter de rapides coups d'œil (pour savoir un peu ce qui m'attendait, c'était cela, pour ne pas être pris au dépourvu), et je m'aperçus que toutes les chambres, strictement identiques, étaient pourvues d'un vestibule dans lequel chaque visiteur devait, avant d'être autorisé à approcher le malade, se laver consciencieusement les mains, puis se vêtir d'une blouse, d'une charlotte et d'un masque. Ce qui m'intéressa, c'est que cette préparation, qui était comme une préparation au pire, n'était pas aveugle : la bonne volonté était affermie ou découragée, c'est selon, par la vue imprenable, à travers une grande vitre qui occupait tout un côté du vestibule, de la chambre stérile proprement dite, où séjournaient les malades qui avaient interdiction de sortir de cette pièce mais ne pouvaient même pas, le plus souvent, se lever de leurs lits... De cette façon on était prévenu, on pouvait anticiper la rechute, ou une amélioration... C'était aussi une dernière chance offerte de renoncer avant qu'il ne soit trop tard, une lumière crue : l'exposition complète et indécente, comme dans un

laboratoire, de la maladie, des conséquences de la grave maladie... De l'enfermement humain, l'ennui humain, la folie sans espoir et les gènes déréglés... C'était comme contempler l'intérieur d'une prison sans avoir été soi-même condamné... Une prison chimique, une prison, même pour l'âme... Pas à pas, je finis par arriver devant la chambre de mon ami Kérim San, dont un des proches s'était chargé de m'envoyer le mail suivant, non signé, et, semblait-il, miraculeusement parvenu à destination : *Kérim a attrapé un cancer.*

La porte de Kérim aussi était ouverte. Sans cela, peu sensible aux attraits du mystère, terrifié, même, par les mystères qui se dissimulaient derrière les portes fermées, il eût été improbable que je franchisse ce premier seuil, et plus improbable encore que je ne parte pas en courant. Mais je n'étais pas tranquille ; je me demandais tout à coup ce que je faisais là, en quoi ma présence lui serait utile, ou seulement agréable. Et que dirait Kérim en me voyant apparaître tout à coup, j'étais devenu un étranger pour lui, après mon départ soudain suivi de sept années de silence, qu'éprouverait-il si ce n'est de la colère et de la déception ? Par chance, passant la tête dans l'entrebâillement de la porte et regardant à travers la vitre de sa chambre stérile, j'eus le loisir d'observer Kérim dans la pénombre du vestibule, à la dérobée, sans même avoir à quitter le couloir. Il était assis, ou plutôt paraissait posé comme une relique sur son lit sans draps et sans couverture, indifférent à la femme en tenue bleu horizon qui s'affairait d'un bout à l'autre de la pièce et lui parlait sans que jamais il ne daigne répondre, le regard fixé sur une fenêtre grillagée de noir qui dispensait une insoutenable

blancheur et qui, frappant son visage sous un certain angle, le faisait presque disparaître. Il ne cillait pas, les yeux à demi fermés. Il n'avait plus de cheveux, ne portait plus son collier de barbe sans lequel, contre toute vraisemblance, je ne me rappelais pas l'avoir jamais vu. La couleur de sa peau, surtout, avait changé, toute luminosité s'était retirée de son teint anciennement mat et avait laissé le front et les joues pris dans un gris de décomposition. Son cou était d'une maigreur insupportable, son nez semblait avoir poussé et devoir s'affaisser sous son propre poids.

L'ayant reconnu sans hésiter, me dis-je presque fièrement, puis m'étant progressivement habitué au bouleversement de ses traits, fasciné, même, par ce bouleversement et oubliant un peu mes préventions, je trouvai le courage de m'avancer franchement dans le vestibule. Puis, tout en me préparant pour la chambre stérile je me demandai sérieusement si les changements physiques que Kérim avait subis étaient seulement le fait de sa maladie et de son traitement, ou si les années que nous avons passées éloignés l'un de l'autre avaient pu à ce point modifier son apparence, autant que moi, de mon côté, bien portant, sain de corps mais pas vraiment d'esprit, j'avais pu changer, et me regardant brièvement dans une petite glace accrochée au-dessus de l'évier il me parut, pendant quelques instants, que je ressemblais de façon remarquable à Kérim tel que je l'avais connu, tel qu'il avait été mais ne serait plus, porteur d'une sorte d'éclat, et que, peut-être, si je n'avais pas été obligé de masquer la plus grande partie de mon visage pour le voir sans le contaminer avec des germes qui le tueraient sur-le-champ, il

m'en aurait voulu de lui présenter si brutalement un reflet de ce qu'il avait été, même pâle, un souvenir de son propre âge d'or. Quoi qu'il en soit j'étais déjà récuré et habillé, tournant la tête de mon côté Kérim m'avait sans doute vu, il était trop tard pour reculer. Je bus à la suite trois verres d'eau qui me pesèrent immédiatement sur l'estomac comme si j'avais avalé le gobelet de plastique, me lavai les mains à nouveau, pendant cinq bonnes minutes, et enfilai une autre paire de gants. Puis j'attendis sans bouger, suant et grelottant, fixant mon téléphone désespérément silencieux, que l'infirmière sorte. Enfin, je pus entrer. Il se passa une éternité avant que nos deux regards se croisent. Comme de juste, il parla le premier : Charles Zalik, tiens tiens.

Sa voix, ressurgie d'un passé avec lequel je croyais avoir complètement rompu, sa voix qui avait davantage vieilli que son corps, sa voix éraillée me paralysa, et je demeurai, gauche et muet, à une distance honorable du pied de son lit. Curieusement, alors que je chérissais désormais l'organisation, alors que l'armée m'avait appris à aimer la communication claire, l'ordre et l'imperturbabilité de l'esprit (mon propre esprit était désormais divisé en cases de taille rigoureusement égale), d'un amour rarement pris en défaut, là-bas, dans le désert, je n'avais pas vraiment anticipé nos retrouvailles, et même la vue privilégiée et protégée de la maladie de Kérim à travers la vitre, quelques minutes plus tôt, ne m'avait pas incité à choisir mes mots ou à feindre un sentiment particulier de tendresse, de compassion ou de frivolité, qui aurait pu convenir à la situation. Et maintenant j'espérais que le masque couvre suffisamment mes mimiques gênées, mon dégoût, et aussi mon

affolement. Mais il lui restait mes yeux à voir, mes yeux verts – à ce sujet, dans le temps, Kérim n'avait pas pour habitude de se tromper. Allez, soldat, un peu de cran. Approche, me dit-il, approche.

Ce que je fis de mieux je crois, au cours de cette première visite, je veux dire ce qui me parut après coup le plus naturel et le plus justifié, fut de lui obéir comme je l'avais déjà fait cent fois auparavant, et de m'asseoir sans tarder sur une chaise que, par manque de place et par maladresse, j'eus du mal à mettre sur ses quatre pieds, auprès de lui. Un demi-sourire redessinait à présent la forme de ses lèvres et faisait en partie disparaître les croûtes que j'avais pu apercevoir autour de sa bouche ; mais, si son charme opérait toujours, il était impuissant à dissimuler les autres signes de sa maladie qui s'affichaient partout sur ses membres, et que Kérim ne cherchait d'ailleurs pas à cacher : les gencives violettes et les dents jaunâtres, les avant-bras décharnés, les pieds gonflés, les rougeurs surnaturelles dans le cou et sur le haut de la poitrine. De sa souffrance pourtant, je n'osai rien lui demander. Je ne parlai pas, au début, je laissai Kérim me regarder fixement et tenter de lire dans mon attitude, sur le peu qu'il discernait de mon visage, comme un détective extralucide, les raisons de ma venue, visiblement il ne se rappelait pas m'avoir fait prévenir. Et sans doute voulait-il également tenter de deviner ce que j'avais accompli, et réussi à apprendre loin de lui, et même, en son absence, ce que j'avais pu dire de lui et penser de lui. Au bout de longues minutes de jugement silencieux, comme s'il avait tout à coup décidé de chasser le nuage qui s'interposait entre nous, Kérim se mit à m'interroger gaiement sur les choses les plus banales,

me demanda si j'avais fait bon voyage, où je comptais loger, chez ma mère certainement, si je me sentais bien, de manière générale, et si la vie militaire me convenait.

— Nous sommes tous les deux des soldats, chacun dans notre partie, dit-il.

— Toi, oui, répondis-je en m'étouffant à moitié.

— Deux combattants, prêts à aller jusqu'au bout.

— Peut-être bien.

— Non, c'est sûr.

Il semblait extrêmement affaibli, et, cependant, porté encore par une volonté dont je n'ai rencontré aucun autre exemple depuis, mais dont il n'était pas rare qu'il fasse un étalage grossier, et la plupart du temps absurde, destiné à prouver l'étendue de sa supériorité. Et tout en me parlant avec animation du temps qu'il faisait et de l'hiver particulièrement rude et du fil de ses journées, Kérim levait régulièrement ses deux mains comme s'il avait besoin de s'étirer, pour les placer de chaque côté de sa tête puis les faire descendre lentement le long de son corps défait, de sorte que, mes yeux ne pouvant manquer de suivre ses mouvements, aucun détail ne m'était épargné. Cette présentation provocatrice de son état, sans qu'il ait pris la peine de me parler au préalable de science, de guérison possible ou de mal incurable, fut de trop, elle me choqua bien plus que je ne saurais le dire, et la panique me reprit. À bout de nerfs, je profitai d'une pause qu'il fit dans la conversation afin de replacer ses embouts nasaux pour me lever et quitter la chambre brusquement, en lui promettant de revenir bientôt, dès que je le pourrais, après avoir vu ma mère, le lendemain ou le surlendemain.